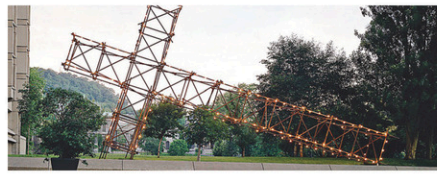


Des ciels aux abysses, la **RBMA** se pose à la piscine et au Planétarium *Page E 4*



Double regard critique sur la rétrospective **Ayot** *Page E 6*

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 22 ET DIMANCHE 23 OCTOBRE 2016



METROPOLE FILMS

Le cinéaste Park Chan-wook, dont le film *Mademoiselle* sort au Québec le 28 octobre, est l'un des fers de lance du renouveau du cinéma sud-coréen.

Mademoiselle, film d'exception pour exception culturelle

Après des décennies difficiles, les productions sud-coréennes brillent en festival et au box-office

Dévoilé à Cannes au printemps, *Mademoiselle*, le nouveau film de Park Chan-wook, a pris l'affiche dans sa Corée du Sud natale en juin. Thriller lesbien extrêmement sophistiqué, le film n'a pas divisé: il a pris la tête du box-office à la barbe du blockbuster hollywoodien *X-Men: Apocalypse*. Un cas de figure désormais routinier là-bas.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dans les milieux du cinéma de par le vaste monde, on déplore souvent l'hégémonie américaine. Or, il existe des bastions de résistance; des lieux où ce sont les productions nationales qui ont la faveur du public. La Corée du Sud constitue l'une de ces exceptions. Qui plus est, les œuvres issues de cette cinématographie ont l'heur de plaire aux grands festivals internationaux.

Le cinéaste Park Chan-wook, dont le film *Mademoiselle* sort au Québec le 28 octobre, est l'un des fers de lance du renouveau du cinéma sud-coréen. En plus d'atteindre la tête du box-office lors de son premier week-end d'exploitation, *Mademoiselle*

a de surcroît rameuté une foule record dans la catégorie des films restreints à un public adulte. Retour sur une industrie qui a su renaitre de ses cendres.

D'emblée, il faut comprendre que le développement du cinéma en Corée du Sud se ressentit énormément de l'occupation japonaise, qui eut cours de 1903 à 1945.

Durant cette période, les films devaient obtenir le sceau d'approbation du gouvernement colonial. Afin d'éviter la diffusion de films nationalistes produits sous le manteau, la police japonaise était présente dans toutes les salles de cinéma. Le public n'avait donc accès, peu ou prou, qu'à des films de propagande.

La production et la distribution étant contrôlées par des intérêts japonais, aucun profit



CJ ENTERTAINMENT

Une scène de *Mère* du sud-coréen Bong Joon-ho, sorti en 2009

n'était redistribué dans l'industrie cinématographique sud-coréenne, qui était alors pratiquement inexistante.

Premier âge d'or

La guerre de Corée, entre 1950 et 1953, n'arrangea rien. Après le conflit, et débarrassé de l'occupant japonais, le gouvernement sud-coréen entreprit de se doter d'une cinématographie nationale en recourant à des mesures radicales. Par exemple, toutes les productions fu-

rent exemptées d'impôt.

Sorti en 1960, *La servante*, de Kim Ki-young, ou les machinations d'une jeune fille décidée à détruire la famille qui l'emploie, confirma que le cinéma sud-coréen vivait un premier âge d'or.

Une période féconde tuée dans l'œuf par le coup d'État de 1961 qui s'accompagna de la promulgation de la « Motion Picture Law ».

VOIR PAGE E 7: EXCEPTION



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Présentée à ICI ARTV, l'émission *PaparaGilles* se veut entièrement humorisée par l'autodérision.

Le triomphe de l'autodérision

Quand l'humour québécois tire sur lui-même pour mieux tirer sur le monde

STÉPHANE BAILLARGEON

Les beaux malaises suintent de partout. La dérision et l'autocritique s'étendent jusqu'à devenir un genre en soi, une sorte de passage obligé de l'humour médiatisé à la québécoise.

L'épicentre semble se concentrer sur ICI ARTV. Marc Labrèche vient d'y inaugurer sa nouvelle émission *Info, sexe et mensonges* avec un aimable châtiment au sujet du mandat de Radio-Canada, son employeur. Il faut dire que le très mordant critique tire dans son camp depuis

longtemps. Ses caricatures des vedettes les plus distinguées, de Céline Dion à Denise Bombardier, ont fait date.

Un autre exemple? *PaparaGilles!* L'émission se veut entièrement humorisée par l'autodérision. Une des capsules récentes de la production théâtralisait un vrai échange entre le *morning man* radiocanadien Alain Gravel et sa chroniqueuse culturelle autour du vieux slogan publicitaire « un sourire Pepsodent ». Un autre cas? L'émission *Es-*

prit critique utilise le comique autocentré pour faire passer certains messages. Fabien Cloutier y joue les trouble-fête et son rôle vient de s'amplifier à la deuxième saison.

Il réalise maintenant des entrevues distordues avec des vedettes. Il continue de châtier amicalement (mais sévèrement) le travail des deux animateurs, comme il collabore à *PaparaGilles*.

Il joue en somme « l'œil qui se regarde lui-même », pour reprendre une formule du théâtre clas-

sique. Sous cette forme lucide, le comique risque à chaque instant de basculer dans le sérieux puisqu'il s'en amuse avec un sentiment de pitié. C'est ainsi que Fabien Cloutier incarnait Alain Gravel avec un malin plaisir dans le vilain sketch de nos guignols de l'info.

« Il faut savoir rire de soi pour pouvoir rire des autres », explique le comédien joint à Matane — dans le *stationnement d'un Jean Coutu* », précise-t-il. Il s'appretait à « traverser vers la Côte-Nord » dans le cadre d'une

VOIR PAGE E 4: TRIOMPHE

L'humour, c'est du sérieux

CULTURE

Superbes et lumineuses

ODILE TREMBLAY



L'autre jour, au centre PHI du Vieux-Montréal, on allait visiter l'expo *Björk Digital*, dans le sillon de la Red Bull Music Academy.

Gadgets ou pas, les œuvres en réalité virtuelle nous offrent les clés d'un jeu bien amusant. On s'en lassera peut-être, comme la 3D au cinéma, qui perd lentement la cote. En attendant, ça reste drôle de se harnacher la tête avec casque et autres appareils, avant de perdre pied pour s'aventurer en d'autres dimensions. Le moyen d'expression appartient encore aux artistes d'expérimentation plutôt qu'aux gros studios et permet d'arpenter des voies inédites. Allons-y donc!

Un peu partout, ces jours-ci, les voix des femmes semblent émerger de leur propre sable noir

Voilà la chanteuse Björk, attendue cette semaine à Montréal, passer du vidéoclip au spectacle immersif n'étonnera personne. Elle est toujours parlante pour explorer en offrant à ses chansons des caisses de résonance démultipliées. Certains vidéoclips de son album *Vulnicura* trouvent là une nouvelle incarnation. Mais l'œuvre-événement du parcours, coréalisée avec Andrew Thomas Huang, lancée en première mondiale à Montréal — gros coup du Centre PHI — s'intitule *Family*. Björk y apparaît en déesse virtuelle psychédélique au ventre écorché, en mutation de strass et de résine multicolore, phosphorescente, qu'on touche avec les sillages fluo de nos mains téléguidées, pendant qu'elle chante.

Comme dans les vidéoclips, les paysages de son Islande natale se profilent dans ces œuvres immersives. La lave enveloppe tout, les grottes, les falaises, les champs de

pierrailles. Si libre et excentrique, cette diva électro-pop engagée puisant à toutes les influences est aussi enfantée par son île de glace si insolite.

L'origine du monde

L'Islande, c'est la Genèse du monde en perpétuelle formation géologique, avec ses vapeurs volcaniques, ses trolls cachés sous le brouillard des rochers, sa nuit pesante des mois d'hiver. Une des plus audacieuses icônes planétaires nous offre ainsi des fragments de sa géographie nationale, pour mieux dépeindre une rage intime, une transfiguration ainsi que les territoires vierges défrichés par son œuvre.

Meurtrie et lumineuse, toujours en ébullition, cette artiste multidisciplinaire de Reykjavik, élevée dans une commune hippie, aux robes extravagantes et au timbre unique, s'est imposée du coup comme un modèle pour bien des filles.

Parfois, on regarde les grands succès féminins avec des yeux de fascination incrédule. Comment s'est vraiment déroulée psychiquement cette ascension fulgurante? Dans quelle urne magique a-t-elle puisé sa force intérieure?

Il faudrait demander à Björk sa façon d'affronter le statut de chanteuse au succès mondial. Peut-être quelqu'un s'y risquera-t-il cette semaine, lors de son passage chez nous. A-t-elle dépassé toutes les strates du doute intime et des bâtons dans les roues, légende vivante ayant gagné de haute lutte le droit de faire ce que bon lui semble? Qui ou quoi peut encore l'atteindre sur son volcan en éruption? Tout, sans doute, tant la création commande une démarche de vulnérabilité.

Difficile de ne pas associer Björk à un nébuleux pouvoir au féminin, émergeant des cavernes de l'origine du monde, façon Islande et façon tableau de Courbet.



Difficile de ne pas associer Björk à un nébuleux pouvoir au féminin, émergeant des cavernes de l'origine du monde, façon Islande et façon tableau de Courbet.

Faut dire qu'un peu partout, ces jours-ci, les voix des femmes semblent émerger de leur propre sable noir. On entend la rumeur monter.

Ignore si quelque chose change vraiment en des

domaines si longtemps figés, mais on voit une vague de révolte féminine, accordée de plus en plus à des voix masculines, se lever. Puisse-t-elle se transformer en tsunami! L'onde de choc circule dans les manifestations en Inde et en Amérique latine contre les femmes violées et assassinées, en réaction aux « blagues de vestiaire»

et aux rapports de force grossiers d'un Donald Trump qui soudain ne passent plus. Si courantes, ces « blagues de vestiaire» pour mieux réduire les femmes à leur corps et leur sexualité, en les maintenant hors du champ de la pensée et du talent qu'elles portent, menaçant l'ordre établi, semble-t-il. Sur le campus de l'Université

Laval, les mouvements de sympathie envers les étudiantes attaquées sexuellement poussent la vague ici. Comme si le recteur, longtemps en repli du pouvoir machiste, personnifiait les modèles d'hier aux mentalités d'assiégés: ceux d'une incroyable haine des femmes portée par les courants souterrains, qui parfois crèvent la surface avec fracas, comme les geysers du pays de Björk.

Dans la lumière

Alors j'ai lu *Les superbes*, de Marie Hélène Poitras et Léa Clermont-Dion, dans la foulée bien sûr du tweet masculin haineux associant les personnalités du livre aux cibles de Marc Lépine, auteur du massacre de Polytechnique.

Aussi parce que cet échange épistolaire avec rencontres de femmes sous les projecteurs pose toutes sortes de questions sur le succès au féminin, acquis en des chemins raboteux, suspects, décriés. Tout est au poste pour étouffer des voix porteuses de sonorités différentes, donc capitales.

La chanteuse Cœur de pirate y rappelle que le travail des artistes féminines n'est ni reçu, ni présenté, ni commenté comme celui de leurs homologues masculins. Ce livre touche par une voix ou l'autre au paternalisme masculin, aux injures et à l'intimidation, au viol physique ou moral, à la faible estime de soi féminine, comme à la rivalité de bien des consœurs acharnées à couper les têtes qui dépassent, enfonçant ainsi le patriarcat dans ses assises profondes.

Allez! Il y a de la place pour tous et toutes...

Et on regarde Hillary Clinton voler vers sa victoire, pionnière destinée à payer cher ce poste clé, sans y renoncer pour autant. L'Amérique est peut-être rendue là, malgré les puissants vents contraires. Le monde aussi, qui sait? Une vague se lève, donc.

« Je suis une brillante fusée embrasée / retournant à la maison / comme je pénètre l'atmosphère / je brûle couche par couche », chante Björk en anglais dans *Black Lake*.

otremblay@ledevoir.com

ESPACE GO

Supplémentaires les 6 et 13 novembre à 16 h

UNE FEMME À BERLIN

du 25 octobre au 19 novembre 2016

texte traduction: Marta Hillers, Françoise Wuilmart
adaptation mise en scène: Jean Marc Dalpé, Brigitte Haentjens

avec: Evelyne de la Chenelière, Louise Laprade, Frédéric Lavallée
une coproduction: ESPACE GO + THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNA

Sophie Desmarais, Evelyne Rompré, + SIBYLINES

THÉÂTRE ESPACE GO | BILLETTERIE: 514 845-4890 | ESPACEGO.COM

PARTENAIRE DE SAISON: transat, Bell, Hydro Québec, Conseil des Arts de Québec, Conseil des Arts de Montréal, Météo Québec, Conseil des Arts du Canada, Conseil des Arts de Montréal, Météo Québec

DES ARTISTES
FÉROCEMENT
VERSÉS
DANS
L'EXPÉRIMENTATION

actoral¹⁶
festival des arts et des écritures contemporaines
25 OCTOBRE - 5 NOVEMBRE 2016
MONTRÉAL

USINE G
514 521-4493 / USINE-C.COM
1345 AVENUE LALONDE - MONTRÉAL

Logo: CALQ, Conseil des Arts de Québec, Conseil des Arts de Montréal, Conseil des Arts du Canada, Conseil des Arts de Montréal, Météo Québec, PARTENAIRE PRINCIPAL: USINE G, QUÉBECOR

CULTURE › MUSIQUE

L'autre classique

Divers projets artistiques surfent sur la marge pour attirer de nouveaux auditeurs

Christina Pluhar, avec ses relectures déjantées, le Kristjan Järvi Sound Project ou Max Richter, sur la prestigieuse étiquette Deutsche Grammophon, tentent en renouvelant l'expérience d'écoute de toucher de nouveaux auditeurs. Tour d'horizon.

CHRISTOPHE HUSS

Le classique va assez mal, et pas seulement parce qu'il a été marginalisé et éjecté de l'espace radiophonique et télévisuel. L'inquiétude, qui ronge Kent Nagano dans son livre *Sonnez, merveilles!*, a des sources plus profondes. Évidemment, le divorce de la création avec le public n'a rien arrangé. Aux yeux de l'histoire, cinq ou six décennies d'avant-garde risquent de finir comme une malheureuse parenthèse.

La reconquête du public dans les salles se fera-t-elle à travers des compositions orchestrales de créateurs de musiques de film comme le croit Lang Lang? Nous avons abordé ce sujet en commentant le dernier disque de James Horner, décédé au moment où il allait abandonner Hollywood pour les salles de concert. Ce serait la voie la plus réactionnaire, mais elle sera intéressante à observer: Alexander Shelley et l'Orchestre du CNA créeront ainsi dans quatre mois un *Concerto pour guitare* d'Howard Shore. D'autres compositeurs ne croient pas à la fatalité du divorce avec le public: nous en ferons un tour d'horizon avant la fin de l'année. Promis.

Mais les interprètes, à force de programmer en boucle Beethoven, Brahms et Tchaïkovski, sont aussi responsables de l'étiollement. Combien de chefs ont-ils un vrai projet

artistique servant la musique, à l'image de Yannick Nézet-Séguin, qui, en 2015-16 à Philadelphie, a ravivé 40 œuvres jamais jouées depuis 40 ans, de Stéphane Denève, qui programme une œuvre du XXI^e siècle dans chacun de ses concerts à Bruxelles, ou de Manfred Honeck, qui encourage la création de suites symphoniques tirées d'opéras du XX^e siècle?

D'autres artistes ont choisi de renouveler l'expérience sonore du mélomane. En voici quelques-uns.

Orchestres laboratoires

Qu'il soit clair d'emblée que ce tour d'horizon ignore volontairement autant les chanteurs lyriques qui s'encanaillent dans du répertoire populaire (seule, ou presque, Anne Sofie von Otter n'est pas ridicule dans cet exercice) qu'André Rieu et ses clones, d'où qu'ils viennent: il s'agit là de *showbiz* et non de culture, de renoncement et non d'art, et, fondamentalement, de lucre et de fric.

Avec The Kristjan Järvi Sound Project, le jeune chef de la fratrie Järvi a un credo clair: «S'emparer de toutes les sonorités d'hier, les mélanger et les développer». «Soyez à l'affût de Bach en jazz et de Beethoven en hip-hop. Assumons la responsabilité de notre évolution musicale», ajoute-t-il. Järvi embarque l'Orchestre de la Radio de Leipzig dans des projets fous, tel le couplage Richard Strauss (*Sinfonia domestica*) et Duke Ellington (*Harlem suite*, formidable...)! Deux disques

se démarquent: *Balkan Fever*, qui débute sur la 1^{re} *Rhapsodie roumaine* d'Enesco puis s'ouvre sur la musique traditionnelle, et *Baltic Sea Voyage*, très habile assemblage de classiques originaux qui fait notamment revivre la *Rock Symphony* du Letton Imants Kalnins (à écouter absolument dans son intégralité sur CD BIS). Attention: ces disques sont publiés par Naïve, une maison qui vient de faire faillite.

Warner Classics mise sur l'Aurora Orchestra de Nicholas Collon. Ce groupe, plus chambriste et à vocation plus contemporaine, pourrait adopter mot à mot le credo de Kristjan Järvi. Dans *Insomnia* se succèdent le *Nocturne* de Britten, un arrangement de *Blackbird* des Beatles, la *Pastoral Symphony* de Brett Dean et le *Poème pour 100 métromomes* de Ligeti. C'est du contemporain tous azimuts à oreilles ouvertes. Les albums *Insomnia* (plutôt anglais) et *Roadtrip* (plutôt américain) sont impeccablement ficelés.

Le pendant new-yorkais d'Aurora a pris le nom de The Knights et a aussi été récupéré par Warner. Le premier album, *The ground beneath your feet* mêle Steve Reich, Bach, Stravinski, un concerto pour violon et santur et une œuvre collective «baroco-contemporaine» qui donne son titre au CD. Je me sens plus proche du son d'Aurora, mais on va entendre parler de The Knights: le prochain album (février 2017) affiche Yo Yo Ma grand promoteur du métissage musical dans son Silk Road project.

Je suis plus circonspect sur le projet Taschenphilharmonie (Philharmonie de poche), qui se qualifie de «plus petit orchestre symphonique du monde» et relit en riquiqui des chefs-d'œuvre du répertoire. C'est pour l'heure un projet éducatif germanique, dont la déclinaison discographique (Sony Music) n'est pas intéressante.

Les intrusifs

Universal mise beaucoup sur des opérations beaucoup plus intrusives. Il est assez choquant de voir le label DG accolé au hip-hop instrumental de Black Violin. L'album *Stereotypes*, sans racines classiques autres que les violons, concerne les spécialistes de



JUAN DIEGO CASTILLO

Mêlant Purcell et jazz, *Orfeo Chaman* est un spectacle vocal autour de l'histoire d'Orphée.

Pour aller ailleurs

Kristjan Järvi. *Baltic Sea Voyage*, Naïve V 5407 et *Balkan Fever*, Naïve V 5395.
Aurora Orchestra. *Insomnia*, Warner 0825646082230 et *Roadtrip*, Warner 0825646327911.
Christina Pluhar. *Orfeo Chaman*, Erato 0190295969677.

hip-hop qui statueront sur l'intérêt de l'incursion d'instruments acoustiques dans ce genre.

L'atout vedette de DG est Max Richter. Il s'est fait remarquer en recomposant (plutôt habilement) les *Quatre saisons* de Vivaldi, façon new age. Ses autres disques — *Sleep*, *Songs from before*, *Infra* et *The Blue Notebooks* — documentent ses propres compositions. Max Richter, qui vient de la contemporaine la plus pure (Berio, Xenakis), a viré dans ce qui est défini comme le «post-minimalisme», que les railleurs traitent de «quasi-néant». Richter, qui œuvre majoritairement pour le cinéma, est à l'aise en musique électronique et en acoustique. Son style est une sorte de mélange de Pärt et d'Einaudi sous Valium. C'est aussi bien

troussé que du Einaudi et fort rassurant et apaisant dans un monde de brutes. A moins que le vide vous effraie...

Decca vient de publier *Re:works*, des tubes du classique remixés par une brochette de ce qu'on nous annonce comme des peintures du domaine (Henrik Schwarz, M. Scruff, Patrice Baume, Wolfgang Voigt...). Cela oscille assez entre techno et lounge (du moins à ce que j'assimile à ces concepts-là). La clientèle sera celle des arrangeurs en espérant que l'exercice leur donnera l'envie d'écouter les originaux.

Mon coup de cœur, pour sa crânerie et son audace, reste la harpiste et chef de l'Arpeggiata, Christina Pluhar. Après son incroyable *Music for a white*, mêlant Purcell et jazz, voici *Orfeo*

Chaman, un spectacle vocal autour de l'histoire d'Orphée et «intégrant des rituels chamaniques à la mythologie grecque et précolombienne».

Cette création sur un livret d'un poète colombien comporte des musiques de Christina Pluhar, originales et adaptées d'œuvres baroques ou de musiques traditionnelles sud-américaines, siciliennes, catalanes... C'est fou, cela ne ressemble à rien (sauf la plage 6 qui évoque *La Cantata Criolla* d'Antonio Estevez), et pourtant cette atmosphère vaguement baroque sud-américaine s'inscrit nettement dans un «univers Pluhar», une artiste qui, depuis *Tarantella* en 2002, déconcerte, excède, et charme.

Le Devoir



PETER ADAMIK

Avec The Kristjan Järvi Sound Project, le chef veut «s'emparer de toutes les sonorités d'hier, les mélanger et les développer».

À HURLER DE PLAISIR! vif, drôle, pertinent, du bonheur pur!

— Marie-Christine Trottier, *La Mélodie de bonne heure*, ICI Musique

65 ANS SAISON 16/17

Une présentation

BMO Groupe financier

TARTUFFE DE MOLIÈRE

MISE EN SCÈNE DENIS MARLEAU

DERNIÈRES CHANCES!
MER 26 + JEUDI 27 + VEN 28 OCT À 20H

Avec EMMANUEL SCHWARTZ, BENOÎT BRIÈRE, ANNE-MARIE CADEIUX, VIOLETTE CHAUVEAU,
+ CARL BÉCHARD, NICOLAS DIONNE-SIMARD, ANNIE ÉTHIER, MAXIME GÉNOIS, RACHEL GRATON, DENIS LAVALOU, BRUNO MARCIL, MONIQUE MILLER,
JÉRÔME MINIÈRE COLLABORATION ARTISTIQUE STÉPHANIE JASMIN PRODUCTION TNM EN COLLABORATION AVEC UBU, COMPAGNIE DE CRÉATION

ICI artv + TOURNÉE AU QUÉBEC TNM.QC.CA

LA LICORNE

production LA MANUFACTURE

« Michel Monty a concentré ses efforts sur la direction des artistes, qui sont époustouflants et à fleur de peau. » Marie Paris, Voir

« Sa plume (Mark O'Rowe), trempée dans l'humour noir, carbure à l'intensité. » Luc Boulanger, La Presse

« Un tour de force d'acteurs (...) Mani Soleymanlou, Martine Francke et Alice Pascual sont tous les trois magnifiques. » Marc Cassivi, Esprit critique ARTV

« Olivier Choinière se frotte à une langue dont il parvient à évoquer la rythmique parfois rimée, où il réussit à marier crudité et lyrisme. » Marie-Labrecque, Le Devoir

DU 20 SEPTEMBRE AU 29 OCTOBRE

DERNIÈRE SEMAINE

TERMINUS DE MARK O'ROWE

TRADUCTION OLIVIER CHOINIÈRE MISE EN SCÈNE MICHEL MONTY
AVEC MARTINE FRANCKE, ALICE PASCUAL ET MANI SOLEYMANLOU

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE JUDITH SAINT-PIERRE COSTUMES LINDA BRUNELLE ÉCLAIRAGES GUY SIMARD
MUSIQUE ÉRIC FORGET VIDÉO JOHNNY RANGER MAQUILLAGES ET COIFFURES AMÉLIE BRUNELLE-LONGPRÉ

CALQ

Conseil des arts et des lettres du Québec

Conseil des arts Canada Council for the Arts

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Montréal

Télé-Québec

LE DEVOIR

4559 PAPINEAU - THEATRELALICORNE.COM - 514 523.2246

CULTURE › MUSIQUE

Des cieus jusqu'aux abysses

La Red Bull Music Academy pose ses antennes au Planétarium et à la piscine olympique

PHILIPPE RENAUD

Deux mille personnes ont déjà réservé leur place dimanche soir pour un concert gratuit qui nous mènera de la musique expérimentale au bon vieux techno de Detroit. «*Nous étions surpris de la popularité de notre événement, mais la question qu'on se pose en ce moment, c'est: "combien d'entre eux viendront avec leur maillot de bain?"*», dit Adam Shore de la Red Bull Music Academy, chargé de trouver la meilleure manière de submerger une chaîne stéréo sous l'eau de la piscine du Stade olympique, où aura lieu le concert. «*Et en plus, il va y avoir un bar!*» ajoute-t-il, tout sourire.

C'est une des caractéristiques de la programmation en salle de Red Bull Music Academy (RBMA): exploiter des lieux différents, uniques, autant que possible. Dimanche, la musique résonnera au Planétarium et autour de la piscine olympique pour un programme double, *Dans les cieus/Dans les abysses*, qui fait un clin d'œil au 40^e anniversaire des Jeux olympiques de Montréal.

«*Notre programmation musicale ne s'adresse pas directement aux fans occasionnels de spectacles de musique, mais plutôt à ceux qui en mangent, qui vont en voir cent par année, peut-être plus. Donc, s'il faut utiliser une salle déjà connue, tentons de la transformer pour proposer quelque chose d'inédit à ces fans de musique, mais essayons surtout d'exploiter des lieux inusités*», explique Shore, qu'on présentera ici comme un directeur de production même s'il préfère qu'on écrive simplement qu'il travaille pour l'Academy. «*On n'a pas vraiment de titres officiels, chez nous...*»

Originaire de Toronto, il a bossé là-bas jusqu'à ce que Red Bull tienne l'Academy à New York, en 2013, où il habite désormais. C'est de la Grosse Pomme qu'il veille à la représentation de l'Academy aux États-Unis ainsi qu'au



FACEBOOK

DJ Stingray sera de la soirée à la piscine du Parc olympique.

Canada. «*Je m'occupe depuis du festival récurrent à New York [...]. Aussi, je travaille déjà sur ce qu'on fera à Montréal en 2017, mais je ne peux pas encore en parler... Ce serait dommage de ne pas continuer à développer les belles relations que nous avons forgées ici avec la RBMA, n'est-ce pas?*»

Sur mesure

Le concert de dimanche est sans doute l'une des productions les plus ambitieuses que l'Academy aura déployées à Montréal. Le volet *Dans les cieus*, qui se déroule dans deux salles du Planétarium, est techniquement plus simple à accomplir, confirme Shore: «*La chaîne stéréo du Planétarium est déjà époustouflant.*»

Nous y entendrons nul autre qu'une légende de la musique d'avant-garde américaine: Pauline Oliveros, compositrice, accordéoniste, pionnière dans le développement de la musique électronique, cofondatrice (avec Morton Subotnick) et ex-directrice du fameux San Francisco Tape Music Center dans les années 1960. Aujourd'hui âgée de 84 ans, elle partagera la scène avec la chanteuse et compositrice de musique contemporaine Joan La Barbara.

Du côté de la piscine, ce

sera une tout autre paire de manches. Non seulement la production a-t-elle prévu trois espaces distincts pour profiter de la musique des artistes invités — DJ Stingray, Dopplereffekt, Selfir, Cao, Sign Libra —, mais l'un deux propose d'écouter deux œuvres commandées par l'Academy et conçues pour être écoutées sous l'eau, celles de l'Italien Lorenzo Senni et du compositeur et technicien du son Joel Cahen, «*qui a conçu sur mesure pour nous une chaîne stéréo aquatique*» baptisée *Wet Sounds*.

«*Au moment où on se parle, je ne sais même plus comment on va y arriver*, confesse Adam Shore. *Chaque heure qui passe amène une nouvelle idée pour occuper les lieux.*» Il précise également que les œuvres «*aquatiques*» originales pourront être entendues même si on choisit de rester au sec: «*Tu auras compris qu'on n'a pas besoin d'aller au fond de la piscine pour entendre la musique; juste flotter sur le dos, les oreilles sous l'eau, fera amplement l'affaire.*» Le son, rappelle-t-il, voyage quatre fois plus rapidement sous l'eau que dans l'air. Le RBMA a prévu toutes sortes d'objets flottants pour assurer le confort des baigneurs.

Ce qui fascine le plus Shore,

c'est qu'autant de Montréalais aient répondu à l'appel, «*essentiellement pour passer une soirée à écouter du techno de Detroit, dont nous sommes de grands amateurs. C'est pourquoi on a eu l'idée d'inviter DJ Stingray*», une figure importante de la scène de Detroit (figure cagoulée, devons-nous préciser, le masque étant un peu sa marque de commerce) qui a accompagné le mythique duo Drexciya jusqu'à la fin de son parcours, au début des années 2000. «*Drexciya était inspiré par l'afrofuturisme et la vie sous-marine*», rappelle Shore; le nom du duo serait celui d'un pays imaginaire sis au fond de l'océan et peuplé par des enfants noirs ayant appris à respirer sous l'eau.

Nul besoin d'un passeport pour visiter Drexciya, seulement de réserver sa place et de savoir nager.

Collaborateur
Le DevoirDANS LES CIEUX /
DANS LES ABYSSES

Pauline Oliveros, Joan La Barbara, Lucrecia Dalt, Pan Daijing, DJ Stingray, Dopplereffekt, Selfir, Cao, Sign Libra. Le 23 octobre au Planétarium Rio Tinto Alcan et à la piscine olympique, 4801, avenue Pierre-De-Coubertin.

HUMOUR

TRIOMPHE

SUITE DE LA PAGE E 1

tournée de son *one-man-show Assume*, dans lequel il passe bien du monde dans le torse, dont les politiciens.

«*J'aime ça me moquer des miens, des comédiens, des vedettes, des animateurs, et diriger les flèches contre mon monde. C'est aussi une manière de se dédouaner en disant: regardez, je ris de mon coanimateur, de mes collègues, je ris de ma région quand je suis sur scène et, quand je ris des environmentalistes qui aiment le bio, c'est moi, d'une certaine façon. Il faut savoir dire "nous" pour se permettre de dire certaines choses. Il faut s'inclure dans le monde pour en parler, pour le critiquer.*»

Nous compris

La bande de *La soirée est (encore) jeune* (ICI RC Première) en fait une spécialité, chacun des comiques recevant constamment les flèches des autres. Qui pour sa coiffure ou son statut de vedette de catégorie A. Qui pour son rapport à sa mère ou son hypocondrie. Qui pour son laconisme et sa prétendue timidité.

«*Tirer sur nous-mêmes, ça nous permet de tirer sur tout le monde*, explique Fred Savard, membre du quatuor radiophonique qui cartonne fort et réussit à rajeunir le public de la radio publique. *Cet humour irrévérencieux permet aussi de désacraliser les vaches sacrées. Ça peut paraître prétentieux dit comme ça, alors je vais le répéter autrement: il n'y a pas un ost[blip] de sujet dont on ne peut pas rire, pas un, nous compris.*»

Le quatuor ne s'est d'ailleurs pas baïllonné sur scène avec des dizaines d'autres humoristes pour protester contre la prétendue censure d'un numéro de Mike Ward par Radio-Canada, au gala des Oliviers.

«*Je ne suis pas brimé ni censuré à RC*, poursuit le grand maître de la répartie. *Il y a des sujets délicats, mais on dit toujours ce qu'on veut. Et on rit de tout, y compris des enfants de Jean-Philippe Wauthier et de son prénom. Les féministes et le PQ aussi sont dans notre mire. On rit des radios de Québec, mais aussi de RC, de ses émissions, de ses cotes d'écoute. On rit de tout pour pouvoir rire de tout.*»

Made in Canada

Christelle Paré, spécialiste de l'industrie de l'humour au Québec, note qu'en fait il y a de plus en plus d'humour dans les médias, et pas seulement sous la forme de l'autodérision. Pour elle, le Québec a une très longue tradition d'humour en tous genres, et la récente humorisation massive des médias, y compris par



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

«*Il n'y a pas un ost[blip] de sujet dont on ne peut pas rire, pas un, nous compris*»

Fred Savard

l'autodérision, ne fait qu'amplifier une tendance de fond.

«*On est fort au Québec pour faire passer notre point de vue, pour voir la société même à travers l'humour*, dit le docteur Paré, qui poursuit ses études postdoctorales à l'université londonienne de Barth. *Le Canada anglais aussi fait du sarcasme et de la parodie quelque chose de très important. Ce n'est pas pour rien que Saturday Night Live [NBC], qui fait de l'humour à la télé depuis quarante ans, recrute depuis longtemps ses auteurs dans le Canada anglais. Nous avons développé collectivement un talent naturel pour nous moquer de tout et de nous-mêmes en particulier.*»

L'autodérision est centrée sur soi. L'humour critique ou engagé vise l'autre et surtout l'adversaire. L'autodérision tourne en rond. C'est de l'humour solitaire. La critique entraîne dans le collectif. Et les deux manières peuvent très bien cohabiter, comme le montrent Marc Labrèche, Fred Savard et tutti quanti.

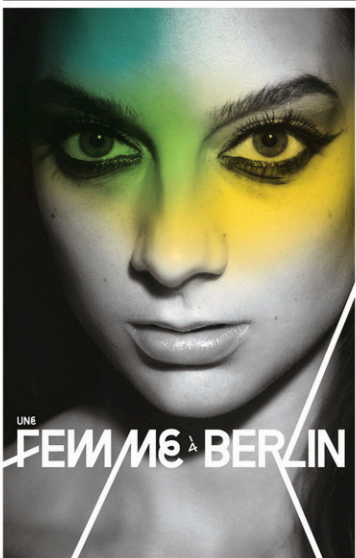
Forçons tout de même le trait jusqu'à la caricature. On parle d'humour, après tout, alors aussi bien exagérer.

Cet emportement relatif dans l'autocritique peut-il devenir une manière pour les médias de se dédouaner? RC s'appuie sur un *star-system* et se permet ainsi de le critiquer. La pipolisation s'insère partout et quelques bouffons des médias rigolent de *people*, y compris d'eux-mêmes.

Peut-on même opposer la montée de l'humour politique dans les émissions spécialisées aux États-Unis depuis une dizaine d'années au gonflement de l'autodérision dans les médias québécois? Évidemment, le Québec commence à se tourner à nouveau vers un humour plus engagé, plus sociocritique, renouant ainsi avec la tradition adulée des années 1960-1970, celle des Cyniques et de Deschamps. N'empêche, la faveur grandissante accordée à l'autodérision médiatisée ne bloque-t-elle pas le développement d'une perspective encore plus mordante sur la société?

«*Ma démarche, si on peut appeler ça comme ça, m'amène à remettre en question les rapports de pouvoir*», explique alors Fred Savard, rappelant ainsi qu'il n'est pas d'abord et avant tout en ondes pour s'amuser du pompadour de l'un ou du «*péni*» de l'autre. «*Des ministres prennent des décisions qui ont des impacts sur les gens. J'en parle. Je sens que ça fait du bien au monde.*»

Cela dit et redit, il admet aussi que rire d'un sujet après avoir ri de lui-même et de ses amis peut paraître une manière d'effleurer une question grave pour passer à autre chose. «*On peut dire ça de l'humour en général*, dit-il. *Je me questionne, moi aussi. A un moment, il faudra bien faire autre chose. Tu ne peux pas juste rire de et attendre que d'autres fassent ce que tu as envie de faire, tout ce que tu dénonces dans tes chroniques après avoir ri de tes collègues et des vedettes. Est-ce que ça va être un engagement politique? Je ne sais pas. Mais oui, j'espère y arriver.*»

UNE
FEMME À BERLINLES
ENTRETIENS
DE GOLe jeudi 27 octobre
2016 dès 18 h 30,

découvrez avec nous les enjeux de la pièce *UNE FEMME À BERLIN* lors d'un entretien entre la metteuse en scène Brigitte Haentjens et le dramaturge Paul Lefebvre. Une manière unique d'avoir les clefs du spectacle avant d'en être les témoins.

ESPACE
GO

En collaboration avec

LE DEVOIR

Le Joker
Du 7 novembre au 2 décembre 2016
Une production du Théâtre de Quat'Sous

Texte Larry Tremblay Mise en scène Eric Jean Avec Louise Cardinal, Marilyn Castonguay, Normand Daneau, Pascale Montpetit, André Robillard Assistance à la mise en scène Chloé Ekker Décor Pierre-Étienne Locas Costumes Cynthia St-Gelais Lumière Martin Sirois Maquillages et coiffures Florence Cornet Musique originale Laurier Rajotte Régie et assistance sonore Guy Fortin

100 avenue des Pins Est, Montréal Billetterie 514 845-7277 quatsous.com

Grands partenaires
LE DEVOIR, CALO, Bell, Hydro Québec

25\$ EN PRÉVENTE JUSQU'AU 7 NOVEMBRE

NOITS D'AFRIQUE À L'ANNÉE
SOLEDAD BARRIO & NOCHE FLAMENCA
La plus authentique troupe de Flamenco est de retour!
Nouveau spectacle « LA RONDE » (Espagne)

«*Aucune autre danseuse n'est aussi fabuleuse que Soledad Barrio*»
New York Times

10 musiciens, chanteurs et danseurs sur scène

VENDREDI 25 ET SAMEDI 26 NOVEMBRE À 20H30
DIMANCHE 27 NOVEMBRE À 17H ET À 20H30

le gesu
1200, de Bleury
Rabais étudiant -20%

INFOS ET BILLETTERIE
legesu.com / 514-861-4036
admission.com / 1-855-790-1245
festivalnuitsdafrique.com

CULTURE › THÉÂTRE

DANSE

Un duel nuptial motorisé

Radio Vinci Park explore l'imaginaire du stationnement souterrain, symbole de nos enfers contemporains

MÉLANIE CARPENTIER

L'asphalte comme support. La beauté brute d'un motard et de son engin conjugue à l'esthétique flamboyante du baroque. La performance montée de toutes pièces par les Français Théo Mercier et François Chaignaud détone. *Le Devoir* s'est entretenu avec l'artiste plasticien, initiateur du projet, et le chorégraphe, acteur de cette performance prenant place dans un stationnement de la Cité internationale de Montréal devenu pour l'occasion le théâtre d'une parade nuptiale motorisée.

« Mon premier personnage, c'est le parking », affirme Théo Mercier (auteur de la sculpture en spaghetti *Le solitaire*). « C'est un lieu de nuit absolu, où il ne fait jamais jour. À la fois fantasme et symbole de nos enfers contemporains. Cet espace universel se prêtait à l'invention d'un nouveau mythe urbain plutôt qu'à une histoire. » L'artiste exploite, de manière visuelle et sonore, l'imaginaire fantasmagorique et la désorientation propre au souterrain : « Dans ces espaces, l'air est filtré, gardé à la même température. Sous terre, il est facile de perdre la notion du temps et des saisons. »

Sur le bitume se joue un duel entre un cascadeur sur sa moto — objet qui se conçoit comme une extension du corps — et un être hybride, indétectable sur le plan du sexe, du genre, de l'époque et de la provenance, incarné par François Chaignaud (*Mimosa, Alterned Natives*). Au clavecin, Marie-Pierre Brabant devient femme-radio, chef d'orchestre des désirs et des angoisses du souterrain.

« J'ai aimé la superposition de deux niveaux d'écriture, entre [la composition] visuelle et symbolique de Théo et celle concrète, microscopique, sans cesse renouvelée en temps réel de nous trois



ERWAN FICHOU

Radio Vinci Park conjugue moto, bitume et baroque.

au plateau, chacun dans notre discipline », écrit le danseur dans un courriel. « Le son, le rythme, le chant, le souffle, le moteur et les cordes pincées du clavecin dessinent une pièce aussi sonore que visuelle. »

Masquer le danger

Pour bâtir cet affrontement, les artistes se sont inspirés de la station de radio lancée par Vinci, prestataire de stationnements présent internationalement (aujourd'hui rebaptisé Indigo). Censée apporter une atmosphère élégante et rassurante, cette radio diffuse des airs classiques et baroques à un volume juste assez bas pour permettre d'entendre les bruits de pas d'un potentiel prédateur.

« J'étais désireux de travailler la musique comme un élément pour chasser ou masquer le danger; d'exploiter aussi le lien visuel entre la mécanique de la moto et celle du clavecin, tous deux objets d'excellence, issus de temps différents et demandant une maîtrise parfaite. Je propose ici un objet transversal qui enjamberait les époques », explique

Théo Mercier. Un aspect qu'on retrouve dans ses sculptures.

La création comporte aussi bien des références cinématographiques (de *Crash* de David Cronenberg au *Parking* de Jacques Demy) qu'à la tauromachie, au flamenco et à certains rites chamaniques mexicains. « Ces références portent sur la mémoire et les enjeux de traditions théâtrales et spectaculaires très différentes de celles de la danse moderne desquelles je suis issu », reprend François Chaignaud. « J'ai aimé le danger, la simplicité, la brutalité de la proposition et l'intensité de l'engagement qu'elle suppose [...]. Les cascadeurs m'ont très vite paru des artistes d'une actualité toxique, qui transforment l'émission de gaz en art, en défi, en dépense, en pur jeu et pure perte. »

Dans son corps à corps avec la moto, le performeur dit se contenter de danser. « Le public est là pour lire, évaluer et craindre le danger. Je danse avec chaque élément que je porte en moi, que l'espace et le public offrent, et que le motard et son engin rendent disponible, perceptible. C'est une épreuve chamanique, un crépitement, un combat sans haine, une étreinte sans résolution. »

Chorégraphie carnivore et prédatrice, *Radio Vinci Park* propose un regard riche, pluriel et assez peu conformiste sur la relation amoureuse, tout en remettant en question l'architecture et l'urbanisme des espaces urbains contemporains.

Collaboratrice
Le Devoir

RADIO VINCI PARK

Dans le cadre d'Actoral. Présenté par l'Usine C. De Théo Mercier. Avec François Chaignaud, Marie-Pierre Brabant et Laurent Boissou. Au stationnement Indigo de la Cité internationale les 25 et 26 octobre.

Échange de bons procédés de Marseille à Montréal

Radio Vinci Park est présenté dans le cadre du festival marseillais Actoral, allié cette année à l'Usine C. Se déroulant sur deux semaines, il rassemble une série de spectacles, performances et conférences. Marraine de l'édition montréalaise, l'artiste visuelle Julie Favreau y présentera *Doux* avec l'interprète Anne Thériault (à la Fonderie Darling). Ce sera aussi l'occasion de (re)voir *Con grazia*, fracassant duo de la danseuse et du musicien Martin Messier, vu au FTA en juin dernier. Parmi une programmation multidisciplinaire alléchante, on est aussi intrigué par la proposition tout en contorsion d'Alexander Vantournhout, alias ANECKXANDER.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Ça fera bientôt 40 ans que ces cousins, Denis et Micheline, foulent toutes les scènes, mais ce sera la première fois que le metteur en scène dirigera l'actrice.

Briser le sceau

Denis et Micheline Bernard racontent la noblesse de l'enseignement et les promesses qui blessent

ALEXANDRE CADIEUX

Classique de la littérature écossaise, *The Prime of Miss Jean Brodie* (1961), de Muriel Spark, repose sur le personnage-titre, une enseignante dévouée qui, dans l'Édimbourg des années 1930, initiait ses jeunes protégées aux richesses de l'histoire de l'art et à la grandeur de... Mussolini. Cinq décennies plus tard, quand le dramaturge Douglas Maxwell propose sa propre Miss Brodie contemporaine avec la pièce *Promises Promises*, il n'hésite pas non plus à peindre un portrait de femme tout en paradoxes.

C'est à la production de cette œuvre, traduite en français par Maryse Warda, que travaillent actuellement Micheline Bernard et Denis Bernard. Ça fera bientôt 40 ans que ces cousins foulent toutes les scènes, mais ce sera la première fois que le metteur en scène dirigera l'actrice. « C'est un vieux rêve pour nous, mais qui a nécessité un alignement particulier des planètes. Le simple souhait de travailler ensemble n'était pas suffisant, il devait y avoir une nécessité artistique, et nous l'avons trouvée », déclare celui qui, depuis neuf ans, agit à titre de directeur artistique du Théâtre de la Manufacture, qui présente *Des promesses, des promesses* à La Licorne.

En visite au Québec il y a deux ans à l'occasion de la lecture d'une de ses pièces, Maxwell aurait grandement apprécié le jeu de Micheline Bernard, d'où l'envoi d'un autre texte pour comédienne seule. « J'avais toujours refusé de faire des monologues: je suis une fille de troupe, une fille de gang. Dans ce récit tout simple, presque classique, il y a par contre quelque chose que j'avais envie de porter, qui me happe, notamment cet immense respect que l'on sent pour l'enseignement. »

Revenue de tout

La Miss Brodie du XXI^e siècle est une professeure d'âge mûr, sortie de sa retraite pour assurer une suppléance dans une classe de niveau primaire. Revenue de tout, taciturne avec les

adultes qui l'entourent et qu'elle juge durement, elle se révèle néanmoins complètement dévouée à sa tâche, du moins si on choisit de se fier à sa parole. « C'est quelqu'un qui est très seul, qui n'a pas de rapport d'intimité avec personne. C'est ça qui me fascine », avance son inter-

« J'avais toujours refusé de faire des monologues: je suis une fille de troupe, une fille de gang »

prête. Denis Bernard précise: « En même temps, elle a une dégaîne qui la sert tellement bien, elle peut être d'une telle mauvaise foi; au théâtre, on aime ces personnages-là. »

Quand on lui annonce qu'une jeune fille d'origine somalienne intégrera bientôt sa classe, notre « héroïne » hausse les épaules: des enfants, elle en a connu de toutes les langues et de toutes les couleurs de peau. Apprendre que la petite Rosie sera accompagnée en classe par un homme de foi la fait davantage sourcilier. Arriver nez à nez avec cette gamine qui a choisi le silence comme façon d'être au monde va renvoyer Maggie Brodie à ses propres démons intérieurs, qu'elle parvenait jusque-là à faire taire à coups de sarcasmes et d'expédients divers.

Selon Denis Bernard, c'est d'un ami, enseignant dans une école londonienne, que Douglas Maxwell tiendrait l'anecdote d'un exorciste accompagnant une élève jusqu'à l'école. La direction aurait fermé les yeux sur cette entorse au protocole et à l'éthique. « C'est là que la notion d'accommodements devient insidieuse », affirme celui dont la conjointe enseigne depuis longtemps la maternelle dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce.

« C'est fou à quel point le milieu scolaire est follement révélateur sur le plan sociétal. L'école, ce n'est plus partir avec ses deux ou trois livres au bout d'une lanterne de cuir pour apprendre l'alphabet, ça n'a plus rien à voir. Des enfants qui arrivent là loadés comme des guns, comme la petite Rosie, il y en a plein », renchérit-il.

Le roman *The Prime of Miss Jean Brodie* est parsemé de fuites en avant, qui laissent entrevoir l'avenir des personnages. Des promesses, des promesses ne fait pas dans la divination, l'auteur nous laissant en plan quant aux conséquences des actes de sa protagoniste: « Il n'y a pas de catharsis, pas d'épiphanie en tout cas », pense le metteur en scène. Micheline Bernard, pour sa part, résume ainsi son personnage: « On valorise beaucoup la résilience, mais je ne crois pas qu'elle soit résiliente ou exceptionnelle. En ce sens, elle est proche de la majorité, proche de nous. »

Collaborateur
Le Devoir

DES PROMESSES, DES PROMESSES

Texte: Douglas Maxwell, traduit de l'anglais (Écosse) par Maryse Warda. Mise en scène: Denis Bernard. Une production du Théâtre de la Manufacture présentée à la Petite Licorne du 1^{er} au 19 novembre.



Théâtre
du Rideau
Vert



présente

LA LISTE DE MES ENVIES

D'après le roman de Grégoire Delacourt
Adaptation Maryse Warda
Mise en scène Marie-Thérèse Fortin

« Marie-Chantal Perron joue avec beaucoup de vérité et de naturel. C'est l'une des meilleures performances de sa carrière! » — LUC BOULANGER, LA PRESSE

« Du théâtre en apparence tout léger, mais qui provoque néanmoins un questionnement tenace et pas simple du tout. Une belle rareté. » — SYLVAIN MÉNARD, JOURNAL MÉTRO

AVEC MAKIE-CHANTAL PERRON et STEVE LAPLANTE, MARC LEGAULT, ANICK LEMAY, TAMMY VERGE

une production JUSTE POUR RIRE SPECTACLES

DU 11 OCTOBRE AU 12 NOVEMBRE 2016 | rideauvert.qc.ca











GRAND PARTENAIRE



DANSE

CRÉATEUR DU MOUVEMENT

2016 | 2017

Après PINA BAUSCH, Danse Danse présente

NDT

1 - 5 NOV 2016, Théâtre Maisonneuve



« Si vous ne voyez qu'un seul spectacle sur scène cette année, c'est le Nederlands Dans Theater qu'il faut voir. » — *The New York Times*

+ 28 danseurs



Billet à partir de 41,50 \$

DANSEDANSE.CA

 placedesarts.com

CULTURE DE VISU

Pierre Ayot, engagé

Dépositaire du fonds, BANQ accueille la grande rétrospective de l'artiste

PIERRE AYOT – REGARD CRITIQUE
À la Grande Bibliothèque jusqu'au 5 mars.

JÉRÔME DELGADO

Six expositions simultanées, une œuvre dans l'espace public et, cerise sur le *sundae*, une controverse soulevée par le maire de la cité: jamais, avant Pierre Ayot (1943-1995) cet automne, un artiste n'avait eu droit à une telle déférence. Si, après ça, son nom ne vous dit rien...

Première diffusion importante de l'œuvre de l'artiste depuis *Pierre Ayot hors cadre(s)*, tenue au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) en 2001, l'événement qui s'abat cet automne sur Montréal prend place dans plusieurs lieux de diffusion — mais étonnamment aucun musée. C'est à la Grande Bibliothèque que revient l'honneur de présenter le retour sur quatre décennies passées à explorer la sérigraphie et à dépasser la simple image imprimée.

L'ensemble des expositions tient beaucoup de la nécessité de dépoussiérer l'œuvre d'Ayot, vingt ans après sa mort et quinze ans après la précédente et seule rétrospective posthume. Celle-ci, il faut dire, avait laissé amer plus d'un, notamment par le peu d'enthousiasme exprimé par le MBAM et son directeur de l'époque, Guy Cogeval.

Vrai, on ne rend pas de tels hommages chaque année, à moins qu'il ne s'agisse de Picasso — et encore. Pour un des principaux artisans de l'actuelle opération, le collègue Nicolas Mavrikakis, il fallait revenir sur un aspect d'Ayot: son engagement, trop souvent occulté par le côté ludique et trompe-l'œil de son travail.

C'est dans cet esprit qu'a été réalisée une réplique de *La croix du mont Royal*, la sculpture qui a lié Ayot à Corridart, l'expo censurée en marge des Jeux olympiques de 1976. On ne reviendra pas sur la polémique suscitée par les interventions maladroites du maire Denis Coderre, sinon pour souligner que là où la croix couchée est réapparue est un endroit tout indiqué.

Près de la rue, loin des murs du couvent des Religieuses hospitalières de Saint-Joseph, son emplacement permet au passant de la contourner et de la contempler, avec la vraie croix en toile de fond. Autrement dit, le questionnement que posait l'artiste en 1976 au sujet de la place de l'Église a gagné en pertinence, maintenant qu'on se demande, en 2016, quel sens donner aux symboles religieux.

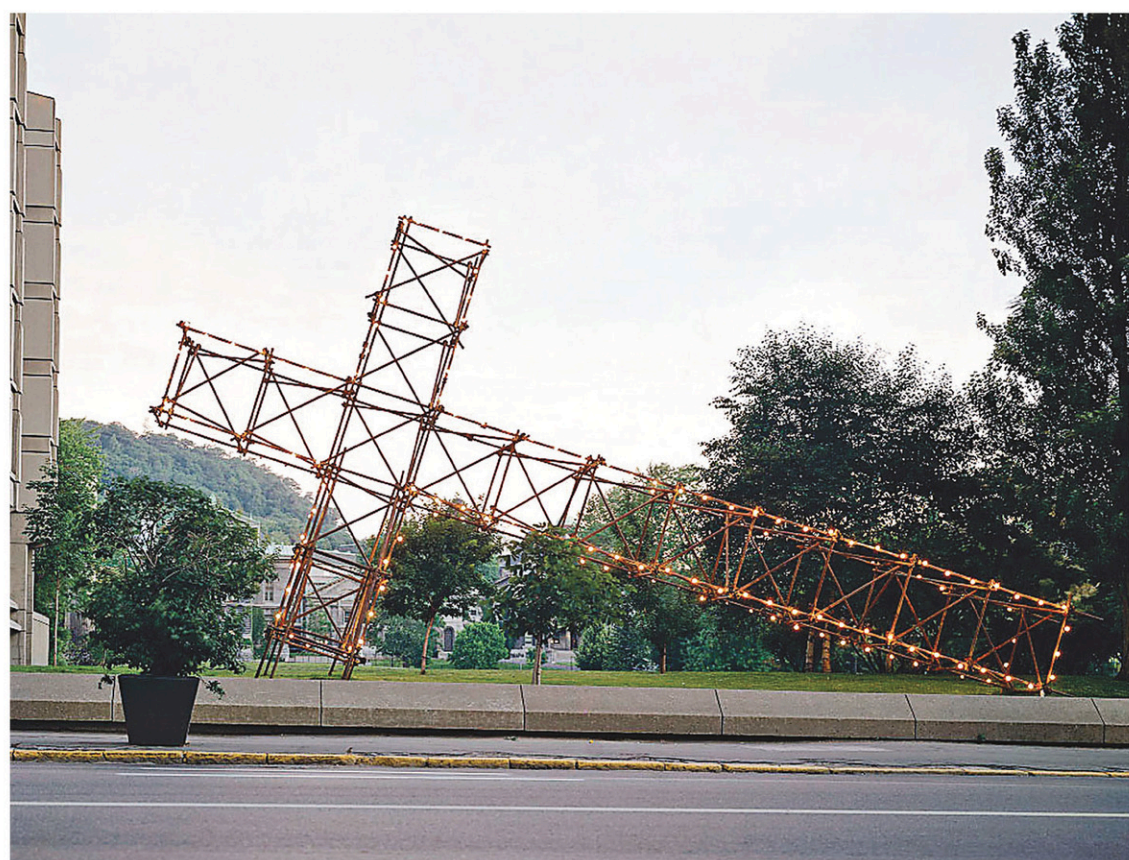
Jamais seul

Pierre Ayot ne votait pas, n'a adhéré à aucun parti, ne faisait pas la grève. Son militantisme s'exprimait autrement, ailleurs, dans l'art. C'est

ce qu'avance l'expo à la Grande Bibliothèque, chapeauté d'un titre éloquent — *Regard critique*. La révolution sexuelle, la libération des femmes, la liberté d'expression... Ses œuvres ont souvent fait écho aux mouvements qui bousculaient la société, tout en appelant à une saine démocratisation de l'art par des sujets tirés du quotidien.

Il ressort aussi de l'implication sociale chez Ayot que la vie d'artiste se déroule dans la collectivité, bien loin de la tour d'ivoire. Il ne faut pas s'étonner si, à travers ses œuvres, on retrouve des pièces d'autres artistes. Le livre *Pilulorum* (1967), sur la pilule contraceptive, en rassemble plusieurs, dont une certaine Lise Bissonnette bien connue en ces pages pour en avoir été la directrice, le boîtier *Les Plottes* (1970) ne renferme que des gravures de Marc Dugas, le portefeuille Corridart inclut certains des artistes censurés, et ainsi de suite.

Riche en documents de toutes sortes, *Regard critique* situe l'art dans son contexte. On reconnaît là la signature du commissaire, dont les expos précédentes ont souvent inclus des coupures de presse. Du *Châtelaine* de 1968 ouvert sur l'article «*Faut-il interdire l'université aux femmes?*» aux notes précédant la réalisation de *La croix du mont Royal* — «*pourquoi la croix couchée / A-coût / B-une autre vision / C-pouvoir*



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Près de la rue, loin des murs du couvent des Religieuses hospitalières de Saint-Joseph, la réplique de *La croix du mont Royal* s'offre au regard avec la vraie croix en toile de fond.

y toucher», y lit-on — les surprises ne manquent pas.

Réalité fragmentaire

On peut néanmoins reprocher à Mavrikakis d'avoir voulu en dire beaucoup. À moins que ce soit la salle d'exposition qui est petite. L'exiguïté des lieux rend parfois difficile l'appréciation du travail sculptural d'Ayot. N'empêche, dans ses objets, plateformes et fausses constructions, on perçoit la pensée critique de celui qui n'a cessé de discuter ce qu'est l'art. L'installation *Regard (du) critique (1984-1988)*, qui ouvre l'exposition, est une magnifique, et complexe, synthèse de

la question de la représentation et de la réalité fragmentaire d'une œuvre.

La voix de René Payant, critique mythique de l'histoire de l'art québécois, décédé en 1987, fait partie de cette œuvre. Elle lance ainsi le visiteur dans une expérience sonore de l'exposition. Sectionnée en thèmes, peu chronologique, la présentation insiste sur la porosité du travail d'Ayot, ce que ses quelques pièces sonores signalent constamment.

Au Belgo, la galerie Graff, indissociable de Pierre Ayot, présente aussi un ensemble d'œuvres, mais davantage de manière chronologique, en les

alternant de portraits de l'artiste à tous ses âges. Dans le même édifice du centre-ville, la Galerie B-312, qui a soutenu le retour de *La croix du mont Royal*, rassemble une série de documents liés à Corridart, dont le jugement de 1982 qui donnait raison à la censure du maire Drapeau.

Enfin, notons que le Musée d'art de Joliette s'est invité à la fête Ayot et présente, dans les toilettes des femmes, l'installation *Femmes de toilette (1979-1980)*, plaçant le visiteur dans la position d'espion.

Collaborateur
Le Devoir

Ayot en bonne compagnie

La réception du travail de l'artiste est ravivée par des expositions de groupe

AYOT/MOLI (EN PASSANT PAR MACLEAN) FAMILIARITÉS
À la Fondation Guido Molinari, 3290, rue Sainte-Catherine Est. Jusqu'au 20 novembre.

PUSH AND PULL
À la Galerie Joyce Yahouda, 372, rue Saint-Catherine Ouest, local 516. Jusqu'au 19 novembre.

MARIE-ÈVE CHARRON

«L'événement Pierre Ayot» fait mouche sur toute la ligne. En marge de la grande rétrospective à BANQ (voir autre texte), les expositions qui mettent en perspective son

travail avec celui d'artistes issus de générations différentes, plus ancienne ou actuelle, contribue à désenclaver la lecture habituellement réservée à ses œuvres, objectif suprême de l'exercice à grand déploiement. Cette approche collective est à l'image aussi de ce que fut le personnage, à savoir impliqué dans sa communauté.

C'est d'ailleurs à ses proches de longue date à qui le commissaire général Nicolas Mavrikakis a fait appel pour orchestrer cette présence quasi tentaculaire de Pierre Ayot dans la ville. Avec la complicité de Joyce Yahouda et de sa galerie, le commissaire signe un

autre volet qui s'annexe à l'exposition principale et où l'angle privilégié est celui du formalisme avec lequel sommairement le travail de l'artiste a été placé en rupture.

L'exposition rassemble peut-être les pièces les plus sobres de la production d'Ayot, qui sont ici posées en dialogue avec des abstractions, de Molinari et Tournant entre autres, pour qui étaient prioritaires les compositions géométriques épurées. Par leur dépouillement, les exemples retenus poursuivent autrement cet héritage; les abstractions sont impures, contaminées par des intrusions simulées ou tangibles d'objets, dévoilant des images, leur aspect construit, leur matérialité même. Les œuvres d'artistes plus récents (Stéphane La Rue, Alana Riley, Julie Tremble) suggèrent que d'autres après lui cultivent cette tension entre l'abstraction et l'ordinaire du quotidien ou bien du tableau affirmé comme objet. Quant à la ventouse à déboucher en partie illusoire, fichée sur un support vierge au sol, fait-elle un pied

de nez à l'expression savante «*push and pull*» — qui donne son titre à l'exposition —, désignant le phénomène optique travaillé en peinture, où certaines couleurs semblent s'avancer et se reculer?

Redécouvrir

La pointe d'humour et le jeu sont des aspects indéniables de l'artiste multidisciplinaire qui a flirté aussi, et c'est moins connu, avec une imagerie ouvertement pornographique dont quelques exemples les plus crus sont discrètement présentés. Objet de curiosité, sans plus. Une série de portraits de l'entourage de l'artiste, Serge Lemoine et Robert Wolfe par exemple, rappelle encore l'importance du groupe à côté de collages d'Andrea Szilasi où l'altérité de visages s'exprime à travers la technique du tissage.

À la fondation Guido Molinari, deux expositions de plus situent le travail d'Ayot en relation avec d'autres productions. Elles le font avec une efficacité redoutable. Le registre



GUY L'HEUREUX
Vue de l'exposition Ayot/Moli (en passant par Maclean)

pop de Pierre Ayot, a priori éloigné de la stricte démarche picturale pratiquée par Molinari, trouve sa place grâce au travail de Maclean, qui agit ici comme un point de jonction révélateur de part et d'autre, une idée brillante mise de l'avant par les commissaires maison Gilles Daigneault et Lisa Bouraly.

Le formalisme de Molinari et l'interférence de la vie dans l'art chez Ayot sont réunis dans la pratique de l'artiste actuel Maclean, sorte de synthèse dont la plus heureuse des manifestations prend la forme d'intervention sur les panneaux signalétiques urbains avec les fameux «*ARRÊT*» détournés en «*ART*». La petite histoire, que Gilles Daigneault a le secret de raconter, insiste sur les affinités qui unissent Maclean à ces deux figures historiques: il est admirateur du premier et partage avec le second l'amour pour les quincailleries, réser-

voir inépuisable d'outils et de matériaux susceptible de nourrir un travail ainsi plus enclin à transgresser la frontière autrement nette entre l'art et la vie.

L'éclairage réciproque provoqué par la rencontre du trio met tantôt l'accent sur la répétition d'un motif géométrique et son dynamisme chromatique; tantôt sur le monde du chantier de construction et des objets usuels privés, souvent avec humour, de leur fonction initiale. Les clins d'œil foisonnent, ravissant la réception de chacune des signatures.

À l'étage de l'édifice, les salles ont été confiées à Madeleine Forcier, de la galerie Graff (voir autre texte), qui propose dans *Familiarités* des jumelages inédits entre les œuvres d'Ayot et celles des générations suivantes. Les rapprochements soulignent la pertinence toujours actuelle des enjeux abordés par Ayot et le renouvellement fécond des formes pour les manifester. La galeriste a puisé des exemples auprès des artistes qu'elle représente (Gwenaël Bélanger, Raphaëlle de Groot) et au-delà avec des œuvres de BGL, d'Emmanuel Galland et François Lalumière, ainsi que de figures émergentes telles Emily Hermant et Julie Picard.

Collection d'objets, intervention sur la croix du Mont-Royal, culture de consommation, mise à l'épreuve de la matière et de l'art comme représentation sont des thèmes tour à tour abordés dans cette exposition qui, sous des airs sympathiques, ne se contente pas d'échos superficiels. L'entreprise de la redécouverte du travail de Pierre Ayot se trouve de la sorte encore bien servie.

Collaboratrice
Le Devoir

La Fondation Arte Musica présente

SALLE BOURGIE

16
17

ISABELLE FAUST, violon
ALEXANDER MELNIKOV, piano
Jeudi 10 novembre – 19 h 30
BEETHOVEN
Sonates n° 1, 2 et 3, op. 12
Sonate n° 9, «*A Kreutzer*»
Un récital à ne pas manquer avec deux musiciens extraordinaires.

DANNY DRIVER, piano
Mercredi 16 novembre – 20 h
BALAKIREV Nocturne n° 2
RACHMANINOV Études-Tableaux
PROKOFIEV Sonate n° 7
L'énergie du pianiste anglais est contagieuse.

ALEXANDER SEVASTIAN accordéon
Jeudi 17 novembre – 18 h
RACHMANINOV, STRAVINSKI,
TCHAIKOVSKI et ZOLOTARYOV
Une anthologie de musique russe en compagnie d'un virtuose du bayan!

Billets et programmation complète
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSIQUE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

LE SUCCÈS MONDIAL !

Piaf! LE SPECTACLE

100^E ANNIVERSAIRE ANNE CARRERE

27 OCTOBRE 2016 - SHERBROOKE
SALLE MAURICE O'BREADY
819 820-1000

28 OCTOBRE 2016 - MONTRÉAL
THÉÂTRE OUTREMONT
514 495-9944

29 OCTOBRE 2016 - QUÉBEC COMPLET !
THÉÂTRE PETIT CHAMPLAIN
418 692-2631

30 OCTOBRE 2016 - QUÉBEC
THÉÂTRE PETIT CHAMPLAIN
418 692-2631

36^e saison

Musique de chambre
Allegra Chamber Music
saison 2016/2017 Season

piano
Dorothy Fieldman Fraiberg
clarinette
Simon Aldrich
violon
Elvira Misbakhova
alto
Brian Bacon
violoncelle
Sheila Hannigan

Œuvres de Tadjévić,
Schickel et Schumann
Le jeudi 27 octobre, 20h
Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre
info: 514.935.3933 - allegra1@videotron.ca
www.allegrachambermusic.com

CULTURE › CINÉMA

Le Manoir des laissés-pour-compte

Martin Fournier et Pier-Luc Latulippe montrent la face terrible de nos sociétés ostracisantes

MANOIR

Documentaire de Martin Fournier et Pier-Luc Latulippe. Image: Olivier Tétreault. Musique: Claude Fradette. Montage: JF Lord. Québec, 2016, 83 minutes.

ODILE TREMBLAY

Ceux qui veulent un *feel good movie* feraient mieux de regarder ailleurs. L'échec abyssal de nos mesures sociales nous est renvoyé au visage dans *Manoir*. Ce documentaire-là, que le jury collégial a eu l'intelligence de primer au Festival de cinéma de la ville de Québec, montre un cancer: des gens envoyés sous le lit comme des poussières qu'on veut cacher. Le scandale du centre d'hébergement pour personnes âgées Denis-Benjamin-Viger, si insalubre et mal tenu, éclaire dans l'actualité le message martelé par ce film sur le sort réservé aux plus démunis.

Le terme «manoir» est ici d'une ironie pure. Rien de plus délabré que le Manoir Gaulin sur le bord de la route, d'une tristesse infinie, qui accueille depuis les années 1990, à l'heure de la grande désinstitutionnalisation, d'anciens patients d'hôpitaux psychiatriques (ici, celui de Saint-Hyacinthe) parqués comme des bestiaux, sans horizon, sans espoir, des êtres humains attachants et follement malheureux, rebuts sociaux dont nul ne se soucie, nourris mais si mal accompagnés. Ce petit monde-là si fragile, si balbutiant, crève le cœur, chacun otage de sa propre solitude. Et voici que ledit «manoir», au bord de la destruction, sur un terrain que les promoteurs relèquent, va fermer ses portes.

Les documentaristes sont allés hanter les lieux durant une longue période avec un équipement

très réduit. D'où ce naturel de résidents qui oublient carrément l'objectif et se livrent avec la générosité de ceux qui n'ont plus rien à perdre et voient le temps s'écouler sur un avenir bloqué.

Incommunicabilité

Ce sont les détails de vie qui crient la vérité brisée des héros du film dans *Manoir*, car la caméra s'attarde aux objets, aux vêtements, aux yeux, aux visages qui s'acharnent à garder une dignité, aux abords sinistres de ce manoir-motel, aux confidences qui fusent. Les murs parlent: surtout ceux couverts d'œuvres hétéroclites de la chambre de Michel, un type formidable, cultivé, intelligent, en dérive sous la dépression, qui, dans un sursaut de volonté, part faire doser sa posologie à l'hôpital avant d'en revenir prostré.

Entre un ancien pilote automobile et un chanteur jamais reconnu qui écoute des disques en boucle et chante pour sa blonde, un amoureux éternellement transi, une femme autochtone abusée, c'est parfois le mur de l'incommunicabilité. Bien d'autres ont échoué sur cette plage de gravier. Mais tous leurs avoies, des disques, une commode, des toiles, un vieux tourne-disque, sont bousculés à l'approche du départ. Ce manoir sans bon sens est le foyer qu'ils quittent, certains plus anxieux que d'autres, Michel surtout, sans soutien psychologique, partant on ne sait où. Car chaque pensionnaire a trouvé tant bien que mal un lieu où atterrir, mais on ne découvrira pas leur nouvelle vie. Sans cette mise en scène patiente et empathique, *Manoir* verserait dans le sordide pur, mais il nous offre en prime une humanité.



Le Devoir L'échec abyssal de nos mesures sociales nous est renvoyé au visage dans *Manoir*.

MÉDIAPLUS

EXCEPTION

SUITE DE LA PAGE E 1

Retour de la censure et avec celle-ci, une décroissance soutenue. Dès 1962, chaque long-métrage fut précédé d'un court-métrage imposé par le régime, des films de propagande appelés «films culturels» (à noter que cette pratique eut cours jusqu'en 1998).

Au cours des années 1970, le cinéma sud-coréen était au plus mal, avec un taux familial d'achalandage en salle.

Il fallut attendre 1987 et l'avènement de la Sixième République, après des années de répressions sanglantes, pour que l'enjeu du cinéma s'imposât de nouveau.

Pressions américaines

Si la question revint sur le tapis, elle ne fut cependant pas réglée pour autant. En effet, à partir de 1988, et ce, suite à des pressions soutenues des États-Unis, il fut désormais possible pour les studios américains de sortir massivement leurs films en Corée du Sud et même d'y ouvrir des filiales. Fragile, l'industrie locale faillit être anéantie avant d'être sauvée par le secteur privé (Samsung, CJ, Orion) qui, à partir de 1992, injecta des capitaux permettant la production de films dotés de plus de



Deux sœurs de Kim Jee-woon

CJ ENTERTAINMENT

moyens afin de concurrencer Hollywood. Le public suivit.

En 1999, la création du Kofic (Korean Film Council) s'accompagna de la mise en place de différentes mesures protectionnistes, à commencer par l'obligation pour les salles de cinéma d'avoir un film sud-coréen

à l'affiche 40% du temps (un quota dépassant dans les faits les 50%, succès répétés aidant).

Ragaillardie, l'industrie se remit à produire. En 2000, *JSA: Joint Security Area*, récit policier campé dans la zone neutre entre les deux Corées où deux soldats ont été assas-

sinés, fut l'un des premiers gros succès critiques et populaires de ce second âge d'or. Plus de cinq millions de spectateurs se présentèrent aux guichets, alors un record.

Une nouvelle vague

Il s'agissait du troisième film de Park Chan-wook, un ancien critique de cinéma. Très sophistiqué sur le plan technique, *JSA* pose en sous-texte la question de la cohabitation avec la Corée du Nord sans dépendre celle-ci de manière manichéenne.

Ce film posa les jalons de ce qu'on appela bientôt la Nouvelle vague du cinéma sud-coréen, mouvement mené aussi par Bong Joon-ho et Kim Jee-woon (voir encadrés). Ces auteurs proposent des films dits «de genres» virtuoses sur le plan technique, et ayant souvent pour thème la vengeance.

D'ailleurs, les succès consécutifs de Park Chan-wook, *Monsieur Vengeance*, *Old Boy* (Grand prix au festival de Cannes) et *Lady Vengeance*, forment un triptyque appelé *La trilogie de la vengeance*.

Devenu une véritable star de la réalisation, Park Chan-wook aime aller là où on ne l'attend pas, adaptant *Thérèse Raquin* en une fable vampirique envoûtante (*Thirst: Ceci est mon sang*, Prix du jury à Cannes), ou transformant *L'ombre d'un doute* d'Hitchcock en un conte pervers pour vedettes anglophones comme Mia Wasikowska, Nicole Kidman et Matthew Good (*Stoker*).

Toujours le sous-texte

Aussi sinueux que sensuel,

Mademoiselle, tiré d'un roman de la Galloise Sarah Waters, atteste ce refus de se cantonner à un genre précis.

Passionnante, cette histoire d'un amour interdit entre une héritière et sa nouvelle bonne sur fond de complots matrimoniaux se double, à la base, d'un récit féministe puissant avec ces deux jeunes femmes qui s'affranchissent des hommes qui régissent leurs existences respectives. Ce à quoi le cinéaste ajoute, une fois de plus, un riche sous-texte.

En transposant l'intrigue de l'Angleterre à la Corée occupée, Park Chan-wook met la table pour un commentaire sociopolitique cinglant. Ainsi, le film fait du maître de maison où se déroule l'action, le méchant de l'histoire, un noble coréen désireux d'être naturalisé japonais, car jugeant la culture nipponne supérieure. Assertion que le film rejette violemment au terme d'une critique virulente.

Une douce vengeance, thème incontournable, on l'a vu, envers cet ancien occupant ayant freiné des décennies durant l'essor du cinéma sud-coréen. D'ailleurs, peut-être s'agit-il là du facteur déterminant à l'origine de l'imagination débridée dont font à présent preuve ses principaux artisans: trop longtemps refoulée, leur créativité explose.

Une forme d'affirmation culturelle, en somme, qui exploserait à son tour l'intérêt soutenu du public.



CJ ENTERTAINMENT

Kim Jee-woon le touche-à-tout

Son triomphe demeure *Deux sœurs*, un drame psychologique matiné d'épouvante détaillant les tourments des deux sœurs à leur retour d'un séjour en psychiatrie. Premier film sud-coréen à bénéficier d'une sortie en salle aux États-Unis, *Deux sœurs* prête à moult lectures, les deux sœurs pouvant entre autres représenter les deux Corées. Aussi: *A Bittersweet Life*, film de gangsters hyperstylisé, *Le bon, la brute et le cinglé*, pastiche déjanté des «westerns spaghetti» de Leone, et *J'ai rencontré le Diable* (notre photo), sur la traque d'un tueur en série par un mari vengeur. *Le dernier combat*, avec Arnold Schwarzenegger en shérif vieillissant, est son premier film américain et son premier échec.

Le Devoir



CJ ENTERTAINMENT

Bong Joon-ho ou la démesure intime

Paru en 2003, *Memories of Murder*, un drame policier relatant une enquête frustrante — et véridique — sur un tueur en série, fut la production la plus vue cette année-là. Le film donne un aperçu fascinant des procédures policières sud-coréennes. Aussi: *L'hôte* (notre photo), sur un monstre sorti de la rivière Han créant la panique à Séoul par la faute de l'armée américaine, et *Mère*, un sommet technique et dramaturgique sur une femme prête à tout pour prouver l'innocence de son fils accusé de meurtre. *Le Transperceneige*, coproduit avec la France et les États-Unis, s'attarde aux survivants d'une seconde ère glaciaire, coincés dans un supertrain. Les pauvres dans le wagon de queue, le créateur dans la locomotive, et entre les deux, une splendide métaphore de la lutte des classes.

cinéma
thèque
qcTous les jours
18h00Sam. Dim. : 14h30 et 21h00
Lun. Jeu. : 21h00
Mar. Mer. : 19h20

Manoir

Un film de Pier-Luc Latulippe et Martin Fournier,
70 min, VOF

Sur les traces d'Arthur

Un film de Saël Lacroix, 75 min, VOF

Waseskun

Un film de Steve Patry, 83 min, VOF

Sam. Dim.
16h15

Le chantier des possibles

Un film d'Ève Lamont, 79 min, VOF

Sam. Dim. Lun. : 19h20
Ven. Mar. Mer. : 21h00
Jeu. (VOSTA) : 19h20cinéma
thèque
qc 335, boul. de maisonneuve est
@berri-uqam(514) 842-9768
cinematheque.qc.cacinematheque.quebecoise
cinemathequeqcFunfilm présente
Une production le Studio WhimzPaul Doucet
Julianne Côté
Anne-Marie Cadieux
Christian Béginla chasse
au collet

Un film de Steve Kerr

PAUL DOUCET, JULIANNE CÔTÉ, ANNE-MARIE CADIEUX, CHRISTIAN BÉGIN, EVE DURANCEAU, NORMAND DANEAU
PRODUCTEURS : STEVE KERR & SOPHIE RÉMILLARD. SCÉNARIO ET DIALOGUES : STEVE KERR. DIRECTION ARTISTIQUE : SOPHIE RÉMILLARD
DIRECTION PHOTO : LOUIS-PHILIPPE BLAIN. MONTAGE : CARL D'AMOURS & STEVE KERR. CONCEPTION SONORE : JÉRÔME BOITEAU

Funfilm unis tv Québec Canada TELEFILM CANADA WHIMZ

MÉTRAGE
CLASSÉ

à l'affiche!

CINÉMA BEAUBIEN!
2396, Beaubien E. 514-721-6060CINÉPLEX DIVERTISSEMENT
QUARTIER LATINversion originale avec
sous-titres anglais

STATION VU CINÉMA DE RÉGÉNÉRATION

MÉGA-PLEX™ GUZZO
PONT-VIAU 16CINÉPLEX DIVERTISSEMENT
BOUCHERVILLECINÉPLEX ODEON
FORUM CINEMAS

CINÉMA CAPITOL

CINÉMA RGFM

CINÉMA
JACQUES CARTIER 14CINÉMA
LE TAPIS ROUGE

DRUMMONDVILLE

JOLIETTE

LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-
HORAIRES DES CINÉMAS

Le passager clandestin

Saël Lacroix raconte une vie à créer en marge du monde, celle d'Arthur Montpetit

SUR LES TRACES D'ARTHUR

★★★ 1/2

Documentaire québécois de Saël Lacroix. 2015, 75 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Comme affichiste, il aurait pu obtenir une notoriété semblable à celle de Vittorio Fiorucci; avec son trait mordant et ses couleurs vives, ses dessins nous seraient aujourd'hui aussi familiers que ceux de Serge Chapleau, qui l'a bien connu, et avant que les deux ne collaborent au magazine *Perspectives*. Seule différence notable: le caricaturiste de *La Presse* y a fait sa marque, tandis qu'André Montpetit, surnommé Arthur, a plié bagage après quatre numéros.

Ce n'est pas le seul coup de tête à ponctuer la vie et la carrière de ce dessinateur exceptionnel qui, dans l'effervescence créatrice du Montréal des années 1960, se démarquait par ses fulgurances, ses silences, son refus du conformisme et son incapacité chronique à entrer en relation avec les autres de manière simple. Tout cela a fasciné le cinéaste Saël Lacroix, qui, pour des raisons personnelles jamais dévoilées, s'engage *Sur les traces d'Arthur*, un magnifique chemin sinueux jalonné de ses œuvres (les rares que son créateur n'a pas

détruites), enrichi des propos de ceux qui l'ont côtoyé.

Il faut d'ailleurs parler au passé, car tous les artistes, peintres, cinéastes et illustrateurs prêts à témoigner de leur jeunesse tumultueuse aux côtés d'André Montpetit ne savent pas où il se cache. Est-il même toujours de ce monde, lui qui a traversé cette grande époque à l'observer en retrait, à la dessiner fébrilement, question de fuir en se cachant derrière ses crayons? C'est ce qui a frappé tous ses amis, dont Chapleau, mais aussi le graveur Richard Lacroix, le dessinateur Marc-Antoine Nadeau et la cinéaste Dorothy Todd Hénaux: à la fois un trait de génie et un sale caractère. Même le galeriste Claude Haefely, d'une générosité sans limites pour celui qui ignorait le mot «gratitude», finira par rendre les armes.

André Montpetit, dont la présence encore vivante et vibrante imprègne cet hommage aussi splendide que lucide, l'aurait sans doute détesté, fidèle à sa misanthropie congénitale. Saël Lacroix a eu la bonne idée d'en faire fi et de nous offrir en partage l'univers foisonnant d'un créateur qui voyait les occasions comme un gouffre, jamais comme un tremplin. *Sur les traces d'Arthur* corrige ainsi cet incorrigible.

Collaborateur
Le Devoir



Jamel Debbouze et Fatsah Bouyahmed dans une scène de la comédie *La vache*

La vache et l'étranger

La comédie de Mohamed Hamidi est un film autant qu'un souhait

LA VACHE

★★★ 1/2

Comédie de Mohamed Hamidi. Avec Fatsah Bouyahmed, Lambert Wilson, Jamel Debbouze, Catherine Davenier. France, 2016, 91 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

En cinéma, la critique et le commentaire social ne sont pas uniquement l'apanage du drame réaliste. En effet, il existe mille et une manières de procéder: par la satire, l'allégorie, la fable... Il y a un peu de tout ça dans *La vache*, la nouvelle comédie de Mohamed Hamidi.

Le film ramène à l'écran le personnage de Fatah, un Algérien aussi naïf qu'attachant déjà vu dans la comédie précédente du cinéaste, *Né quelque part*. Créé sur la scène par l'acteur franco-algérien Fatsah Bouyahmed, Fatah n'y apparaissait que brièvement. Dans *La vache*, c'est lui, la vedette. Une idée heureuse, Fatah étant le genre de protagoniste auquel il est impossible de résister.

Paysan dans une petite ville d'Algérie, Fatah est un époux et un père aimant. Or, dans l'échelle de son affection, sa vache Jacqueline n'arrive pas très loin derrière sa femme et leurs deux filles. Son amie et sa confidente, la Tarentaise est la fierté de Fatah, qui rêve de l'amener un jour au salon de l'agriculture de Paris.

Sans malice, limite bonasse, Fatah est volontiers la cible

des moqueries des gens du cru, quoique tout un chacun l'aime bien. Lorsqu'une lettre arrive de France, plus personne ne rit: c'est l'invitation que Fatah espère depuis des années.

Grâce à l'aide de ses concitoyens, le voilà qui vogue vers le port de Marseille. Démarre alors la véritable aventure et la longue marche vers Paris en compagnie de Jacqueline.

En chemin, Fatah renouera avec son beau-frère immigré, puis se liera d'amitié avec un comte ruiné.

Une «contre-manchette»

Sorte de Candide moderne, Fatah est la sincérité incarnée et le regard qu'il pose sur le monde est dénué de

toute forme de cynisme. Le scénario épousant son seul point de vue, il en va donc de même pour le film. Sans doute cet aspect fera-t-il rouler des yeux de certains cinéphiles. Ceux qui accepteront d'office le personnage et son ingénuité y trouveront en revanche leur compte.

Le film n'est pas moralisateur. Fatah ne vient pas faire la leçon à une France en proie à une montée de la xénophobie dans la foulée d'une succession sans précédent d'attentats. Le message d'ouverture à l'autre passe plutôt par ce qu'on choisit de montrer et ce qu'on choisit de laisser de côté.

Et ce que l'on privilégie ici, c'est une vision positive, une

vision qui promet des valeurs de bonté, de générosité et de solidarité.

Pour inspirer

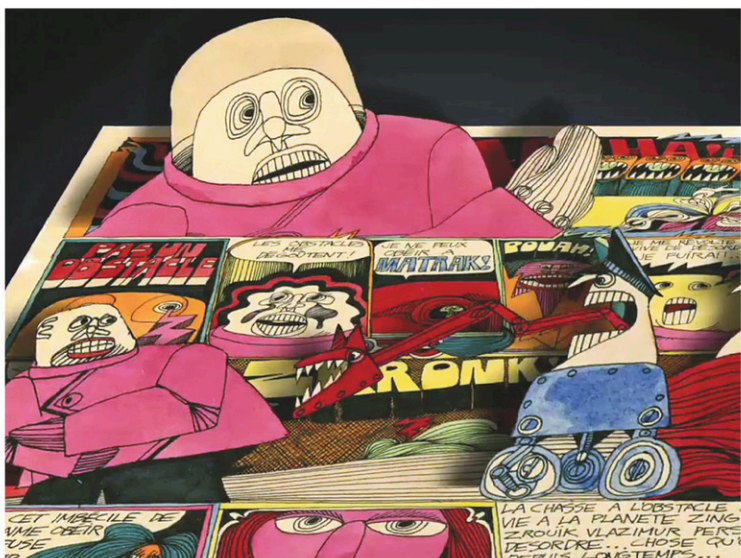
La vache crée ainsi son propre petit monde; un univers proche de la réalité telle qu'on la connaît, mais légèrement fantasmé.

Le mandat que le film se donne est simple: inspirer en rappelant qu'en périodes troubles, l'humanité pourra toujours compter sur des gens foncièrement bons.

Voilà, en somme, une «contre-manchette» bienvenue.

En cela, *La vache* est autant un film qu'un souhait.

Le Devoir



Ce documentaire est un magnifique chemin sinueux jalonné des œuvres d'André Montpetit (les rares que son créateur n'a pas détruites).

Piège pour un homme seul

Steve Kerr punit les maris infidèles dans *La chasse au collet*

LA CHASSE AU COLLET

★★★

Thriller de Steve Kerr. Avec Julianne Côté, Paul Doucet, Eve Duranceau, Christian Bégin et Anne-Marie Cadieux. Québec, 2016, 100 minutes.

MANON DUMAIS

Découvrant l'existence d'un site de rencontres extraconjugales, une jeune vierge traumatisée par des souvenirs d'enfance (Julianne Côté) a la ferme intention d'en punir le créateur, un homme marié et infidèle (Paul Doucet) en se transformant en justicière dominatrice. Non, il ne s'agit pas d'un film érotique, mais bien du deuxième film du réalisateur de *Columbarium*.

La réalisation n'est pas le premier métier de Steve Kerr. Toutefois, lorsqu'il a envie de raconter une histoire à propos de ce qui l'exaspère dans notre société, le comptable devenu cinéaste sort de sa grotte et dégage sa caméra. Peu importe le budget dont il dispose. Après tout, ne connaît-il pas mieux que quiconque l'art de jongler avec les chiffres?

S'il dispose d'un budget que l'on devine maigre, Kerr n'en néglige pas pour autant l'esthétique. Ainsi, pour son premier long-métrage, le thriller *Columbarium*, il jouait à rétrécir les cadrages au fur et à mesure que son personnage s'enfonçait dans la folie. Ce que l'on remarque d'emblée dans son deuxième film, c'est que sa mise en scène se révèle moins spectaculaire, moins ostentatoire. En portant attention aux images de *La chasse au collet*, on remarque que les univers de la modeste hygiéniste dentaire (Côté) et de l'entrepreneur prospère (Doucet) semblent se faire l'écho l'un de l'autre. On suivra donc avec un certain intérêt ce qui provoquera leur rencontre.

D'une réalisation soignée, ce thriller prend la forme d'une fable urbaine où les agnelles



Julianne Côté dans *La chasse au collet*

deviennent des louves et les loups, des agneaux. Et les femmes, fortes et sûres d'elles, les gardiennes de la morale, avouons-le élastique, telles l'épouse cocufiée (Anne-Marie Cadieux) et la maîtresse indépendante (Eve Duranceau). Quant aux hommes dans la fleur de l'âge, l'homme d'affaires et son fidèle partenaire (Christian Bégin), ils sont dépeints comme des machos peu enclins à réfléchir aux conséquences de leurs gestes. Certes, on repassera pour la subtilité, mais après tout, il s'agit d'une fable et non d'un drame psychologique.

Bénéficiant du jeu nuancé de Julianne Côté et de Paul Doucet, qui laissent deviner les tourments rongant leur personnage, *La chasse au collet* nous intéresse plus par sa vision d'une société banalisant la sexualité que par son aspect thriller. Grâce à ses notes d'humour noir et à sa finale, le tout s'avère une fable amusante et grinçante.

Collaboratrice
Le Devoir

LA COMÉDIE FRANÇAISE DE L'HEURE! DÉJÀ PLUS DE 2 MILLIONS D'ENTRÉES!

PAR LES PRODUCTEURS DE « LA FAMILLE BÉLIER »

★★★★★ « MAGNIFIQUEMENT RÉUSSI... » SÉQUENCES - ÉLIE CASTIEL

★★★★★ « INDICE DE BONHEUR OPTIMAL! » 98,5 FM - ÉMILIE PERRAULT

★★★★★ « UNE COMÉDIE QUI FAIT MOUCHE » LE JOURNAL DE MONTRÉAL - MAXIME DEMERS

★★★★★ FEMME ACTUELLE

★★★★★ « COMÉDIE TORDANTE » 20 MINUTES

L'électricité.
Le chauffage.
Les transports.
Le coiffeur.
Les vêtements.
Les restaurants.
L'eau.
Les courses.
Le papier toilette.
Le téléphone.
Les préservatifs.

QUAND ON AIME, ON NE COMPTE PAS. SAUF...

JERICO PRÉSENTE

DANY BOON

RADIN!

UN FILM DE FRED CAVAYÉ

(PENNY PINCHER!) LAURENCE ARNÉ NOÉMIE SCHMIDT PATRICK RIDREMONT

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

www.azfilms.ca

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS